Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 105 (1960)
Heft: 3

Artikel: A propos d'un centenaire [fin]
Autor: Nicolas
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342983

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A propos d'un centenaire

(Fin)

A la fin du siècle dernier, la défensive ne se concevait surtout que dans une place forte ceinturée de quelques gros forts (témoin l'armée de Bazaine s'enfermant dans Metz) ou qu'autour du pivot d'ancrage d'une fortification centrale que protégeaient éventuellement quelques ouvrages avancés périphériques.

Or, ces fortifications, bâties alors surtout en superstructure, offraient par elles-mêmes leur vulnérabilité bien visible aux coups d'une artillerie toujours plus puissante. D'autre part, le dispositif général de défense produisait inévitablement une concentration de moyens dans un espace relativement restreint. Cette densité accroissait l'efficacité du tir adverse. Le tout diminuait dangereusement le pouvoir de résistance des défenseurs.

D'aucuns en vinrent, pour y pallier, à la solution du renforcement de la protection (par la mise de plus en plus complète sous roc, ou sous une carapace de béton ou d'acier sans cesse plus solide et plus épaisse, non seulement des logements, mais encore des armes et des communications), quitte à compenser quelque peu les frais énormes d'une telle cuirasse par un type d'arme plus puissant.

Eternel dilemme du bouclier et de l'arme, éternelle course à la puissance !

Nous devons constater que cette conception s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Il n'est que de voir ce que sont devenues toutes nos fortifications, grandes ou petites. Que cette solution nous satisfasse pleinement toujours, nous pouvons en douter. Combien de fois nous frappe encore la disproportion existant entre l'importance de la cuirasse et la faiblesse de l'armement !

C'est un des grands mérites de Schumann d'avoir cherché une tout autre voie dans cette course et c'est un des non moins grands mérites de Meyer d'avoir diffusé les idées de son maître, de les avoir élargies, complétées, agencées, coordonnées dans un système logique et cohérent de tactique.

Pour réduire la vulnérabilité tout en accroissant l'efficacité, Schumann recherche le remède à la fois :

— dans la mobilité, quitte à sacrifier une partie de la protection ainsi que de la puissance (par la diminution du calibre et de la longueur du tube) pour alléger l'arme;

— dans la prolifération des engins, grâce à leur coût moins élevé, du fait de leur relative petitesse ;

— dans la dissémination, — favorisée par le nombre des armes —, qui dilue le feu ennemi ;

— dans l'invisibilité, qui empêche les tirs ajustés de l'adversaire, affaiblit la puissance meurtrière de celui-ci et assure une quasi-impunité à l'action de nos propres moyens.

Remarquons que ce faisceau de principes n'offre malgré tout pas la primauté de l'inédit. Nous pouvons le retrouver tout au long de l'évolution de la technique guerrière.

Le dilemme se pose encore sans cesse de nos jours et d'une façon de plus en plus angoissante dans la multiplication et la diversité des engins de combat et leur prix de plus en plus élevé :

Vaut-il mieux acquérir, avec le budget dont on dispose, un seul canon très puissant, un seul char lourd, un seul gros avion plutôt que cinq, dix ou cent plus petits, et, partant, plus faibles, la quantité devant compenser la faiblesse de l'individu ?

Nous avouerons que le choix se révèle toujours très difficile, tant les facteurs sont contradictoires. Cette complexité tend à croître encore selon une progression géométrique, suscitant toujours plus d'embarras aux responsables. Il y a

loin aujourd'hui de la simplicité de la guerre de partisans à la machinerie de la lutte « atomique » !

En somme, ceux qui entendent se prévaloir actuellement d'une « solution suisse » ou du slogan de la « rusticité de l'armée » ne font rien d'autre que suivre la trace de Schumann et de Meyer.

Leurs arguments sont du même ordre. Voici quelques-uns de ceux qu'apportait Meyer :

> « La faiblesse des forts réside précisément dans la facilité qu'on a de voir leurs remparts et leurs parapets, et surtout dans la connaissance parfaite que l'ennemi peut avoir de leur position. »

Certains novateurs actuels ne disent-ils pas exactement la même chose lorsqu'ils agitent le spectre de la vulnérabilité d'une position défensive à l'égard des engins nucléaires ?

« Notre principe fondamental doit donc être tout d'abord de cacher nos installations à la *vue de l'ennemi* :

1° en enterrant les pièces jusqu'à ce qu'elles se confondent avec le terrain ;

2° en utilisant la contre-pente ;

3° en camouflant les pièces (par des formes et des couleurs appropriées, par des plantations de broussailles) ;

4° en ne se servant que de poudre à faible fumée. »

En ce domaine Schumann et Meyer font véritablement œuvre de précurseurs ; si l'armée française avait écouté leurs conseils, elle n'aurait pas lancé ses fantassins en pantalons garance dans les batailles de 1914 ; il fallut, hélas ! les immenses pertes de ce premier conflit mondial pour démontrer les nécessités du camouflage et en faire une véritable science. On aurait pu s'épargner ces sanglantes leçons si l'on avait su tirer profit de la prescience de ces deux visionnaires.

« Tout obstacle ne remplit son but que là où nous pouvons le tenir constamment sous notre feu. »

« La dispersion et la dissémination des objectifs entraînent un éparpillement du feu de l'assaillant. »

« Le front cuirassé (c'est-à-dire ce que nous nommons maintenant la position défensive) a été créé dans l'idée d'assurer aux troupes tant combattantes qu'au repos des abris suffisants en divisant ceux-ci en parties aussi petites et aussi nombreuses que possible, que l'ennemi est obligé de découvrir et de battre séparément les unes après les autres. »

« Le front cuirassé produit les effets les plus considérables, parce que ses légers cuirassements ont des bouches à feu rapides et que le prix minime d'un cuirassement léger permet l'acquisition et la mise en ligne d'un grand nombre de ces engins. »

Mais quel est donc ce système de défense que vante Meyer, sous cette dénomination de « front cuirassé » ?

En appliquant avec une rigoureuse logique les principes que nous venons d'énumérer, il en arrive, par la force des choses, à proscrire le concept de la « place forte » pour le remplacer par celui d'une digue défensive ou d'un front de défense barrant de bout en bout toute la zone qu'il s'agit de verrouiller.

Ce qu'il imagine avec tant de verve n'est rien d'autre en définitive que la forme absolument moderne de notre défensive avec son « front d'arrêt », telle que nous la connaissons et l'avons perfectionnée depuis la guerre de tranchées de 1914-1918.

Meyer, s'il n'est certes pas le premier qui envisagea ce genre de tactique défensive, n'en reste pas moins l'un de ceux qui contribua beaucoup à en répandre et vulgariser la notion, ainsi qu'à la baser principalement sur le nouveau facteur de la suprématie des feux.

Mais il faudra à nouveau les hécatombes de 1914 pour que ces vues de l'esprit passent dans la réalité. Les belligérants durent, au prix de dures expériences, les réapprendre, faute d'avoir su comprendre à temps l'enseignement qui avait

été ainsi donné et que Meyer avait condensé en quelques phrases lapidaires placées en conclusion de son ouvrage :

> « *Le mode de combat de l'infanterie sera le guide de l'art des fortifications. Répartition suivant le front et la profondeur. Ordre dispersé ; point de tactique de masses. Concentration du feu sur des buts déterminés.* »

Meyer avait ainsi su d'emblée éviter les trois vices majeurs d'une telle solution, c'est-à-dire :

a) le caractère trop linéaire d'une défense étirée en un mince cordon ;

b) l'insuffisante densité des feux du défenseur, due à l'éparpillement de ses pièces dans la nature, cet éparpillement constituant en définitive une arme à double tranchant pour celui qui l'emploie ;

c) le caractère trop statique d'une défense clouée au sol.

Il concevait sa position défensive comme une zone profonde formée au moins de trois lignes d'armes s'épaulant et se soutenant mutuellement. Il exigeait des manœuvres de feux d'ensemble, sous une conduite très ferme du combat, pour obtenir les concentrations désirées au lieu et au moment voulus ; il était enfin partisan de la mobilité sur tous les plans pour satisfaire en tout temps aux aléas de la bataille.

Il n'y a rien à rétorquer à ces règles. Les deux dernières guerres les ont sanctionnées. Elles valent plus que jamais.

Meyer, que nous avons vu partir d'un problème purement technique — l'introduction du canon léger mobile sous cuirasse blindée — et qui a été amené à révolutionner en quelque sorte le dispositif de défense, en vient ainsi tout naturellement à la manière dont on mènera le combat, pour parachever sa démonstration.

Car le dispositif défensif qu'il décrit, loin d'être rigide, ne vaut que par une conduite dynamique de la bataille, assurée par un « défenseur actif et entreprenant, constamment disposé à combiner habilement l'offensive et la défensive ».

D'après lui — et l'expérience l'a prouvé —, celui qui veut assaillir un semblable « front cuirassé » doit :

— disposer d'une écrasante supériorité, de l'ordre de trois à six fois l'effectif des armes du défenseur ;

— reconnaître en détail la position à attaquer ;

— armer, en une seule nuit, avec tout le matériel d'artillerie disponible, les emplacements préparés d'avance ;

— ouvrir un feu de masse sur la zone du front cuirassé ;

— concentrer ce feu sur certains secteurs importants, afin de forcer la défense à les évacuer ;

— se ravitailler d'une façon continue en munitions pour pouvoir exécuter les feux de vitesse au moment voulu ;

— faire faire des attaques de nuit par l'infanterie, afin d'alarmer l'assiégé, d'inquiéter et de fatiguer ses troupes. »

L'attaque d'un tel « front cuirassé » devra s'effectuer, après une mise en place de nuit, « par surprise » peu avant le point du jour pour avoir le plus de chance de réussite. L'obscurité qui règne encore couvre les mouvements et la marche en avant de l'assaillant. Le défenseur est fatigué, ensommeillé ; il a perdu l'énergie nécessaire pour observer ; il se laisse aller au sentiment satisfaisant d'avoir bien passé la nuit et à la joie d'être bientôt relevé de son poste. C'est aussi le motif pour lequel nous avons recommandé (c'est Meyer qui parle) que le défenseur effectue la relève du service une heure avant l'aurore, afin d'avoir sous la main des forces fraîches à ce moment si dangereux » (et Meyer souligne tout particulièrement cette dernière exigence, qui paraît avoir été nouvelle à cette époque).

L'artillerie soutient l'attaque. Elle ne doit « ni renforcer ses feux comme on le faisait juste avant le déclenchement

de l'attaque, ni suspendre complètement ses tirs, afin de ne pas donner l'éveil au défenseur et faire perdre le bénéfice de la surprise. »

« Le feu doit continuer dans la mesure où les circonstances l'avaient fait ordonner auparavant, et lorsque les colonnes montent à l'assaut, il ne doit augmenter que lentement et progressivement. On tirera peu à peu contre la deuxième ligne, puis contre la troisième, et enfin les coups tomberont à l'intérieur même de la position. »

Ce dernier paragraphe, Meyer le souligne à nouveau tout particulièrement. Et voilà toute la théorie des barrages roulants de l'artillerie que la première guerre mondiale redécouvrira vingt ans plus tard et devra mettre au point avec tant de peine en pleine bataille !

Après avoir analysé ainsi — et beaucoup plus en détail que nous ne le faisons ici — les procédés de l'assaillant, Meyer en déduit le comportement de la défense.

Tout d'abord, il réclame une « observation soigneuse pour déterminer le moment et le lieu des préparatifs de l'attaque ».

Il faut ensuite que le défenseur « cherche incessamment à étouffer l'attaque dans son germe ».

« Si cette tentative ne réussit pas, il faut modifier cette tactique en cessant complètement le feu pour attirer l'assaillant à la distance voulue pour l'abattre à coup sûr. »

Il faut « tromper l'adversaire ». A cet effet, des positions simulées distrairont les feux de celui-ci. Pour « l'induire en erreur, sur la position de notre ligne la plus avancée et l'attirer le plus près possible de celle-ci, seuls les canons de la troisième ligne ouvriront le feu, ceux des deux premières lignes restant muets dans cette phase initiale.

Pour la contre-batterie, il faudra « tout d'abord repérer exactement les points à battre pour préparer une riposte d'ensemble ».

« Ces préparatifs terminés, toutes les batteries des première et deuxième lignes exécuteront à une heure prescrite un tir de vitesse pendant une demi jusqu'à une et deux minutes

contre les positions les plus dangereuses de l'ennemi ; ensuite tout rentrera dans le silence, et rien ne trahira plus la place d'où le feu est parti. »

« Le défenseur ne doit jamais continuer le combat depuis celles de ses batteries qui ont été découvertes par l'ennemi. Il le fera depuis une nouvelle position afin de tromper l'ennemi sur le résultat de son feu. »

« Aucune espèce de fossé ne donne la même protection que les réseaux de barbelés. »

« Le bombardement ennemi créera avec le temps des lacunes dans les réseaux de barbelés, tandis qu'à d'autres endroits, il produira un épais fouillis, formant un obstacle encore plus serré et plus impénétrable qu'auparavant. Il faudra fermer ces lacunes pendant la nuit, en y lançant de nouveaux rouleaux de fil de fer. »

« Les officiers expliqueront à la garnison l'action combinée des trois positions d'artillerie, (échelonnées en profondeur) ainsi que la part que notre infanterie doit prendre à la lutte et exciteront chez les hommes, en faisant appel à leurs sentiments, l'énergie qui leur permettra de prendre des décisions individuelles. »

« Si, par hasard, on a alarmé une fois la garnison mal à propos, le meilleur moyen pour préserver les hommes de la fatigue et de l'ennui causés par cette fausse alerte, est de leur faire faire immédiatement quelque chose et de ne pas les renvoyer simplement dans leurs casemates. »

Si l'assaillant réussit à pénétrer dans la zone de défense, « au moment précis où il croit déjà tenir la victoire, c'est au contraire le défenseur qui, par l'indépendance et la portée de ses pièces continue à commander l'intérieur de la position perdue ».

« Les chances de faire tourner en victoire une défaite apparente croissent pour le défenseur, s'il sait faire un emploi rationnel de son artillerie et de son infanterie. »

Et Meyer pousse l'audace de son raisonnement jusqu'à l'extrême limite. Il ordonne que toutes les batteries entourant

la brèche concentrent leurs feux dans celle-ci, « en tirant sur nos propres ouvrages, même si lesdits ouvrages sont occupés encore par nos propres soldats ». Il l'envisage, non comme une ressource suprême et désespérée, comme cela est arrivé parfois au prix du sacrifice des survivants amis qui pouvaient encore se trouver dans cette zone de pénétration ennemie, mais comme un procédé normal, usuel, en arguant que « nos garnisons n'en souffriront nullement, protégées qu'elles sont par les carapaces blindées ».

« On gardera toute l'infanterie comme réserve extérieure et intérieure, comme soutien mobile. »

« Pendant un combat d'artillerie, il serait absolument faux de placer l'infanterie dans les lignes avancées. Durant l'assaut ennemi, l'infanterie occupe les tranchées de communication *derrière la deuxième ligne* ; elle se défend par son feu contre l'ennemi qui pénètre dans les positions et elle l'attaque à la baïonnette pour le repousser. »

Ce mode d'engagement de l'infanterie est véritablement extraordinaire. Nous ne sommes même pas sûr qu'il ait acquis complètement droit de cité aujourd'hui. C'est en ce domaine peut-être que Meyer s'oppose le plus aux pratiques de ses contemporains, et fait le plus figure de prophète. Cette théorie bouleverse tout ce qui s'enseignait et se faisait alors et bien plus tard encore.

Qu'on est loin du combat en premières lignes denses de fantassins ! Quinze ans plus tard, un autre novateur, Gertsch, se fera momentanément discréditer — avant de devenir colonel divisionnaire — par son obstination à vouloir diluer ces lignes par des intervalles de cinq pas entre les combattants, au vu personnel des expériences de la guerre russo-japonaise en Mandchourie au début de ce siècle. Qu'on est loin encore de cette guerre de tranchées à partir de 1914 aux premières parallèles bourrées de troupes dans les deux partis, placées souvent à portée de voix de part et d'autre du no man's land et où la consigne de « tenir » a conservé la résonance tragique des sacrifices consentis par cette infan-

terie sous le déluge des obus ! Il faudra attendre la seconde bataille de la Marne en 1918, puis la guerre de 1939 à 1945 pour que les théories de Meyer commencent peu ou prou à se réaliser.

Car Meyer, avec une audace et une intuition peu communes de devin pressent la toute puissance des feux. Aussi, le « front cuirassé » qu'il préconise sort totalement des chemins battus. Il n'est formé que d'une ossature de pièces légères cuirassées fortement étalées en largeur et en profondeur dans le paysage, simplement soutenues de l'arrière par de l'artillerie de campagne et protégées par une faible poussière d'infanterie « d'occupation ». Le gros des fantassins reste initialement en arrière et n'intervient que comme arme de l'ultime raison.

En somme, les «cuirassements mobiles», tels que Meyer les dénomme, jouent dans son système défensif le rôle que nous avons dévolu plus tard aux mitrailleuses (qui venaient à peine de naître à cette époque), sans que nous ayons jamais suivi Meyer toutefois aussi loin dans ses conclusions sur l'action des fusiliers.

Citons enfin la directive suivante pour le profit cette fois des artilleurs :

« Dans le combat d'artillerie, aucune batterie ne tire un seul projectile sans l'autorisation ou l'ordre du chef de groupe. Par contre, lorsqu'il s'agit de repousser un assaut, chaque pièce tire pour son compte et sans attendre d'ordre, conformément à l'instruction qui a été donnée à la troupe dans ce but. »

Tel est l'essentiel de la doctrine — fortement résumée — de Meyer. Que le lecteur veuille excuser la longueur de nos citations.

Elles nous ont paru indispensables pour faire saisir toute la pensée de cet écrivain et pour démontrer combien ses thèses, qui paraissaient révolutionnaires à l'époque, sont devenues monnaies courantes ; elles font partie aujourd'hui de notre bagage réglementaire.

Cette dernière constatation prouve la justesse des vues quasi prophétiques de Meyer et combien elles préparaient les temps actuels.

Un dernier point mérite d'être encore élucidé. Pourquoi tous ces arguments, qu'allait sanctionner l'évolution de la science militaire sur les champs de bataille, n'ont-ils pas obtenu plus d'audience et plus tôt ; pourquoi sont-ils restés en définitive lettres mortes ?

Nous soupçonnons tout d'abord une méprise de ses contemporains sur les intentions de l'auteur. Meyer basait en effet tout l'échafaudage de ses raisonnements sur un type d'arme bien déterminé, dont il défendait la cause avec ardeur. Or c'était précisément le canon léger de 5,7 cm sous coupole mobile fabriqué par Gruson à Magdeburg, dont il venait de quitter la maison. De là à croire qu'il n'était pas entièrement désintéressé, qu'il n'était qu'un agent de propagande de ce fabricant de canons, il n'y avait qu'un pas — que n'hésite jamais à franchir, en de semblables occasions, la méfiance naturelle d'autrui.

Il se pourrait fort que cette tournure d'esprit ait nui à la portée de la doctrine de Meyer.

Reconnaissons encore que l'argumentation de Meyer était souvent outrancière et qu'elle ne ménageait personne. Elle a dû indisposer plus d'une personnalité. D'autant plus que la suite a démontré que notre capitaine s'est en tout cas lourdement trompé sur un point au moins : les grandes forteresses que, sans rémission, il condamnait à mort, continuent à se porter aujourd'hui mieux que jamais.

C'est l'indication très nette, une fois de plus, que les nouveautés guerrières, loin d'étouffer les moyens du moment, se juxtaposent le plus souvent tout simplement à ceux-ci, que les deux catégories restent nécessaires et que les perfectionnements s'effectueront dorénavant en parallèle dans les deux domaines.

Nous devons enfin constater avec la facilité que nous donne le recul du temps, que toutes les conceptions de Meyer

se trouvaient irrémédiablement viciées dans leur fondement même. Il s'illusionnait sur la valeur de l'arme qu'il prônait. Les caractéristiques de ce canon étaient fort loin de correspondre aux exigences de sa tactique.

La mobilité de cette pièce était en définitive celle d'un cul-de-jatte. La vitesse de tir, si grande parût-elle à l'époque, était insuffisante. Il en était de même pour la portée et l'efficacité de l'obus. Pour que ces « cuirassements mobiles » pussent se soutenir mutuellement comme leur protagoniste le demandait, il aurait fallu les rapprocher, et, par conséquent, les multiplier exagérément. La faiblesse du blindage n'aurait jamais mis les servants à l'abri des coups de l'adversaire, — et même de notre propre artillerie comme Meyer le préconisait. La consommation des munitions était dispendieuse. Les moyens rudimentaires de transmission de ce temps n'autorisaient pas la souplesse de manœuvre des feux comme le souhaitait Meyer pour opérer les concentrations au lieu et au moment désirés. Il faudra attendre jusqu'à nos jours le développement des liaisons radio pour que puissent se coordonner dans de courts délais les tirs d'une multitude de tubes.

Ce sont, nous le croyons, les déficiences de ce canon qui auront porté le coup de grâce à la thèse de Meyer et fait de lui un prophète méconnu. Comme dans la question des chars blindés, la technique, une fois de plus, l'aura trahi.

D'autant plus que nul n'est prophète en son pays.

Son exemple toutefois nous reste. Méditons-le. Il nous aidera peut-être à mieux saisir les fils de la réorganisation prochaine de notre armée et nous permettra sans doute — c'est notre espoir — d'éviter de méconnaître les vérités de demain dans maintes théories des novateurs actuels.

Car toute erreur de jugement — le sort des doctrines de Meyer le prouve, hélas, abondamment — en ces domaines risque de se payer à la guerre au prix de lourds sacrifices.

Colonel EMG Nicolas